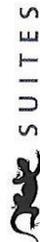


Luis Sepúlveda

Histoire
d'une mouette
et du chat
qui lui apprend
à voler

Métailié



Mer du Nord

– Banc de harengs à bâbord! annonça la vigie et le vol de mouettes du Phare du Sable Rouge accueillit la nouvelle avec des cris de soulagement.

Il y avait six heures qu'elles volaient sans interruption et bien que les mouettes pilotes les aient conduites par des courants d'air chaud agréables pour planer au-dessus de l'océan, elles sentaient le besoin de refaire leurs forces, et pour cela quoi de mieux qu'une bonne ventrée de harengs.

Elles survolaient l'embouchure de l'Elbe dans la Mer du Nord. D'en haut elles voyaient les bateaux à la queue leu leu, comme des animaux marins patients et disciplinés, attendant leur tour pour gagner la pleine mer et là, mettre le cap vers tous les ports de la planète.

Kengah, une mouette aux plumes argentées, aimait particulièrement regarder les pavillons des bateaux, car elle savait que chacun représentait

une façon de parler, de nommer les choses avec des mots différents.

– Comme c'est difficile pour les hommes. Nous, les mouettes, nous crions de la même manière dans le monde entier, cria un jour Kengah à l'une de ses compagnes de vol.

– C'est comme ça. Et le plus étonnant c'est que parfois ils arrivent à se comprendre, répondit sa compagne.

Au-delà de la ligne de la côte, le paysage était d'un vert intense. C'était un immense pré dans lequel on distinguait les troupeaux de moutons en train de paître à l'abri des digues et les ailes paresseuses des moulins à vent.

Suivant les instructions des pilotes, la bande de mouettes du Phare du Sable Rouge prit un courant d'air froid et se jeta en piqué sur le banc de harengs. Cent vingt corps trouèrent la mer comme des flèches et en ressortant de l'eau chaque mouette tenait un hareng dans son bec.

Délicieux harengs. Délicieux et gros. Juste ce qui leur fallait pour reprendre de l'énergie avant de continuer à voler jusqu'à Den Helder, où les rejoindraient les vols des îles Frisonnes.

Le plan de vol prévoyait de continuer ensuite jusqu'au Pas-de-Calais et à la Manche où elles seraient reçues par les bandes de la Baie de Seine et de Saint-Malo, en compagnie desquelles elles voleraient jusqu'au ciel de Biscaye.

Elles seraient alors un millier qu'on verrait comme un rapide nuage d'argent et que grossiraient les bandes de Belle-Ile, d'Oléron, des caps Machichaco, de l'Apio et de Peñas. Lorsque toutes les mouettes autorisées par la loi de la mer et des vents voleraient au-dessus de la Biscaye, la grande convention des mouettes des mers Baltique, du Nord et de l'Atlantique pourrait commencer.

Ce serait une belle réunion. Kengah y pensait en pêchant son troisième hareng. Comme tous les ans on y raconterait des histoires intéressantes, en particulier celles des mouettes du Cap de Peñas, voyageuses infatigables, qui parfois volaient jusqu'aux îles Canaries ou aux îles du Cap-Vert.

Les femelles, comme elle, feraient de grands festins de sardines et de calamars pendant que les mâles construiraient les nids au bord d'une falaise. Elles y pondraient leurs œufs, les couvriraient à l'abri de toutes les menaces, et quand les premières plumes résistantes pousseraient aux poussins viendrait la plus jolie partie du voyage : leur apprendre à voler dans le ciel de Biscaye.

Kengah plongea pour attraper un quatrième hareng et n'entendit pas le cri d'alarme qui ébranla l'air.

– Danger à tribord, décollage urgent !

Lorsque Kengah sortit la tête de l'eau, elle était seule sur l'immensité de l'océan.

Un chat grand noir et gros

– J’ai beaucoup de peine de te laisser tout seul, dit l’enfant en caressant le dos du chat grand noir et gros.

Puis il continua à remplir son sac à dos. Il prenait une cassette du groupe PUR, un de ses favoris, la rangeait, hésitait, la sortait et ne savait pas s’il la remettait dans le sac ou s’il la laissait sur la table. Il n’arrivait pas à décider ce qu’il allait emmener en vacances et ce qu’il allait laisser à la maison.

Le chat grand noir et gros le regardait avec attention, assis sur le bord de la fenêtre, son endroit préféré.

– J’ai pris mes lunettes pour nager? Zorbas, t’as pas vu mes lunettes? Non, tu ne les connais pas, toi, tu n’aimes pas l’eau. Tu ne sais pas ce que tu perds. La natation est un des sports les plus amusants. Des croquettes? proposa l’enfant en prenant une boîte de croquettes pour chat.

Il lui en servit une ration plus que généreuse, et le chat grand noir et gros se mit à mastiquer lentement, pour faire durer le plaisir : quelles croquettes délicieuses, craquantes, au bon goût de poisson ! “C’est un garçon formidable”, pensa le chat la bouche pleine. “Comment ça, un garçon formidable ? Le meilleur”, corrigea-t-il en avalant.

Zorbas, le chat grand noir et gros, avait de bonnes raisons de penser cela de cet enfant qui dépensait son argent de poche en délicieuses croquettes, qui nettoyait la litière de la caisse où il faisait ses besoins et qui l’instruisait en lui parlant de choses importantes.

Ils passaient de longues heures ensemble sur le balcon à regarder l’activité incessante du port de Hambourg, et là, par exemple, le garçon lui disait :

– Tu vois ce bateau, Zorbas ? Tu sais d’où il vient ? Du Liberia, un pays d’Afrique très intéressant parce qu’il a été fondé par des hommes qui avaient été des esclaves. Quand je serai grand, je serai capitaine d’un grand voilier et j’irai au Liberia. Tu viendras avec moi, Zorbas. Tu seras un bon chat de mer. J’en suis sûr.

Comme tous les enfants des ports, il rêvait de voyages dans des pays lointains. Le chat grand noir et gros l’écoutait en ronronnant et se voyait aussi à bord d’un voilier sillonnant les mers.

Oui. Le chat grand noir et gros avait beaucoup de tendresse pour le garçon et il n’oubliait pas qu’il lui devait la vie.

Zorbas avait contracté cette dette exactement le jour où il avait quitté le panier dans lequel il vivait avec ses sept frères.

Le lait de sa mère était tiède et doux mais lui, il voulait goûter ces têtes de poisson que les gens du marché donnaient aux grands chats. Il ne pensait pas en manger une entière, non, il voulait la traîner jusqu’au panier et là, miauler à ses frères :

– Assez de téter notre pauvre mère ! Vous ne voyez pas comme elle a maigri ? Mangez du poisson, c’est la nourriture des chats des ports.

Peu de temps avant de quitter le panier, sa mère lui avait miaulé très sérieusement :

– Tu es agile et malin, c’est très bien, mais tu dois faire attention et ne pas sortir du panier. Demain ou après-demain les humains vont venir décider de ton destin et de celui de tes frères. Ils vont sûrement vous donner des noms sympathiques et vous serez assurés d’être nourris. C’est une grande chance de naître dans un port, car dans les ports on aime et on protège les chats. La seule chose que les humains attendent de nous, c’est que nous éloignons les rats. Oui, mon enfant, être chat de port est une grande chance, mais tu dois faire attention car il y a en toi quelque chose qui peut faire ton malheur. Mon

enfant, si tu regardes tes frères, tu verras qu'ils sont gris ou rayés comme les tigres. Toi, tu es né tout noir, sauf la petite tache blanche que tu as sous le menton. Il y a des humains qui croient que les chats noirs portent malheur; c'est pourquoi, mon petit, il ne faut pas sortir du panier.

Mais Zorbas, qui était alors une petite boule de charbon, quitta le panier. Il voulait goûter une de ces têtes de poisson. Et il voulait aussi voir un peu le monde.

Il n'alla pas très loin. La queue dressée et vibrante, en trottant vers un étal de poissonnier, il passa devant un grand oiseau qui somnolait, la tête penchée. C'était un oiseau très laid avec une énorme poche sous le bec. Soudain le petit chat sentit que le sol s'éloignait de ses pattes et, sans comprendre ce qui lui arrivait, il se retrouva en train de faire une cabriole en l'air. Se souvenant de l'une des premières leçons de sa mère, il chercha un endroit pour retomber sur ses quatre pattes, mais en bas l'oiseau l'attendait le bec ouvert. Il tomba dans la poche, il y faisait noir et ça sentait horriblement mauvais.

– Laisse-moi sortir! Laisse-moi sortir! miaula-t-il, désespéré.

– Ah bon. Tu parles. Quelle bête tu es? croassa l'oiseau sans ouvrir le bec.

– Laisse-moi sortir ou je te griffe, miaula-t-il, menaçant.

– Je crois que tu es une grenouille. Tu es une grenouille? croassa l'oiseau, toujours le bec fermé.

– Je m'étouffe, oiseau idiot! miaula le petit Zorbas.

– Oui. Tu es une grenouille. Une grenouille noire. Comme c'est étrange, croassa l'oiseau.

– Je suis un chat et je suis en colère! Laisse-moi sortir ou tu vas le regretter! miaula le petit Zorbas en cherchant où planter ses griffes dans la poche sombre.

– Tu crois que je ne sais pas distinguer un chat d'une grenouille? Les chats sont poilus, rapides et ils sentent la pantoufle. Toi, tu es une grenouille. Une fois j'ai mangé des grenouilles, c'était pas mauvais, mais elles étaient vertes. Dis donc, tu ne serais pas une grenouille vénéneuse par hasard? croassa l'oiseau inquiet.

– Oui! Je suis une grenouille vénéneuse et en plus je porte malheur!

– Quel problème! L'autre jour j'ai avalé un hérisson vénéneux et il ne m'est rien arrivé. Quel problème! Je t'avale ou je te crache? réfléchit l'oiseau, mais il ne croassa rien de plus car il s'agita, battit des ailes et ouvrit finalement le bec.

Couvert de bave, le petit Zorbas sortit la tête et sauta par terre. Il vit alors le garçon qui tenait l'oiseau par le cou et le secouait.

– Tu es aveugle ou quoi? Pélican imbécile! Viens mon chat. Un peu plus tu finissais dans le

enfant, si tu regardes tes frères, tu verras qu'ils sont gris ou rayés comme les tigres. Toi, tu es né tout noir, sauf la petite tache blanche que tu as sous le menton. Il y a des humains qui croient que les chats noirs portent malheur ; c'est pourquoi, mon petit, il ne faut pas sortir du panier.

Mais Zorbas, qui était alors une petite boule de charbon, quitta le panier. Il voulait goûter une de ces têtes de poisson. Et il voulait aussi voir un peu le monde.

Il n'alla pas très loin. La queue dressée et vibrante, en trottant vers un étal de poissonnier, il passa devant un grand oiseau qui somnolait, la tête penchée. C'était un oiseau très laid avec une énorme poche sous le bec. Soudain le petit chat sentit que le sol s'éloignait de ses pattes et, sans comprendre ce qui lui arrivait, il se retrouva en train de faire une cabriole en l'air. Se souvenant de l'une des premières leçons de sa mère, il chercha un endroit pour retomber sur ses quatre pattes, mais en bas l'oiseau l'attendait le bec ouvert. Il tomba dans la poche, il y faisait noir et ça sentait horriblement mauvais.

– Laisse-moi sortir ! Laisse-moi sortir ! miaulait-il, désespéré.

– Ah bon. Tu parles. Quelle bête tu es ? croassa l'oiseau sans ouvrir le bec.

– Laisse-moi sortir ou je te griffe, miaula-t-il, menaçant.